

Pourquoi j'ai écrit des poèmes en prose ?

Pourquoi un poète écrit-il en prose ? Pourquoi, plus exactement, écrit-il des « poèmes en prose » ? On ne peut, a priori, imaginer notions plus opposées, et mariage ayant peu de chances de durer.

Dans l'esprit de beaucoup, c'est encore une hérésie. Il m'est arrivé, moi qui n'écris (ne publie) qu'en poésie apparemment prosée, de retrouver dans certaines anthologies (et sans bien sûr qu'on m'ait demandé mon avis) certains de mes textes « mis en vers » (libres) et selon une méthode de découpage grammatical « logique » que je n'eusse certainement pas appliquée, si j'avais dû les charcuter moi-même.

Inversement, après une lecture, il m'est arrivé qu'un auditeur (ne connaissant rien de ce que j'écrivais) vînt me voir et s'étonnât que mes textes fussent en prose, alors qu'il était persuadé que l'autre poète, qui partageait la lecture avec moi et avait lu ses vers libres (« prosaïques ») sans en respecter la scansion ni le découpage, écrivait en prose.

Cette seconde aventure me fit davantage plaisir, on s'en doute, que la première, même si elle ne manqua pas de m'attrister un peu. C'est que, moi-même, je préfère les poèmes « en vers », plus jolis dans la page, plus « poèmes » pour l'œil et le lecteur lambda, plus faciles à dire, aussi.

Alors, pourquoi tant de masochisme ? Pourquoi n'ai-je publié que des poèmes en prose ?

J'allais dire « par dépit », ou « pis-aller ». Ce n'est quand même pas vrai.

D'abord, je n'ai jamais rêvé d'être poète, mais écrivain, raconteur d'histoires, dramaturge, créateur de personnages (tout ce que je ne sais pas faire, hélas). Quand j'étais gamin, je passais les vacances scolaires à la ferme de mes grands parents maternels, et il y avait là un grand-oncle surnommé, je ne sais pourquoi, « parrain », ancien inspecteur primaire (il était instituteur, et avait préparé le concours d'inspecteur pour se guérir du départ de sa première femme: il y a des moyens plus désespérés de combattre les chagrins d'amour, n'est-ce pas ?!), ce grand-oncle, donc, avait pris sa retraite dans la ferme de son frère agriculteur, et on l'appelait le midi et le soir, pour les repas. Il apparaissait, immense, mystérieux, intrigant, du fond d'une chambre et d'un couloir, où personne (je le croyais tout au moins) n'allait jamais, et à la fin des repas, sortait un carnet où étaient écrites de sa main ce qu'il appelait ses « baratinades », en fait des jeux de mots ou des histoires drôles qu'il collationnait ici et là, mais je croyais qu'il les inventait.

J'ai échoué à être un vrai raconteur d'histoires et créateur de personnages, mais des gens comme Henri Michaux, Francis Ponge, Pierre Reverdy et bien d'autres ensuite (Georges-L. Godeau, par exemple) m'ont heureusement montré que la poésie n'avait plus de frontières, pouvait tout faire, tout dire, dans quelque forme que ce soit. Ainsi donc, je me considère comme un raconteur d'histoires classé hélas en poésie. Je dis « hélas », car ce classement ne favorise guère la vente des ouvrages, vous cantonne dans

l'édition spécialisée, et, de toute façon, l'histoire littéraire française n'a plus que mépris aujourd'hui pour la poésie (ou la nouvelle) qui, du coup, s'intellectualise beaucoup trop, « s'universitarise », ou inversement se « slamise », se « grandcorpsmaladise », et oublie à la fois ses audaces, ses conquêtes langagières, et son émotion.

Pour en revenir à mon choix d'écrire uniquement des poèmes en prose, c'est que ce genre me permet donc de résoudre mes contradictions, d'alterner le narratif* et le contemplatif, etc. Et puis, paradoxalement, m'évita de tomber dans un travers dont j'ai horreur en poésie : « le prosaïsme ». Je ne voyais (je ne vois encore) que trop de poèmes en vers libres qui se contentent d'être du discours découpé, même si de grands écrivains (plus connus et aboutis comme prosateurs) en ont usé, genre Raymond Carver ou Charles Bukowski (mais leurs poèmes gardent une certaine force justement parce que ce sont de grands écrivains).

Une deuxième chose m'énervait (et m'énerve encore) : le formalisme sans fondement. Comme ce pauvre Denis Roche qui découpait ses vers selon les butées de son chariot de machine à écrire, ou tous ceux aujourd'hui qui nous refont Dada alors que ça ne veut plus rien dire et que tout le monde s'en fout (style Espitallier).

Bref, la poésie contemporaine française me sortait (et me sort encore) par les yeux : la poésie étrangère, généralement plus riche de charge humaine et langagière (même en traduction) heureusement me console.

Mais revenons au poème en prose, qui m'apparut plus honnête et capable d'innombrables potentialités**. Pour autant, il ne s'agissait pas de « faire de la prose ». Je me suis donc (peu à peu et sans préméditation) donné des lois : ne jamais dépasser quinze lignes, ne jamais sortir d'une page de livre (ou d'écran d'ordinateur), quels que soient le format de page ou le caractère employés, éviter au maximum les alinéas (la forme doit avoir l'apparence d'un rectangle, ou mieux : d'un carré. Et à l'intérieur de ça, tout casser : multiplier les ruptures, les fissures. Dès le début, j'ai utilisé la ponctuation, non pour son aspect logique, mais pour son aspect lecture : le point, même injustifiable grammaticalement, signifie un arrêt plus long de la voix, les points de suspension plus encore, le point-virgule moindre pause, etc.

Et, si ce n'est pas moi qui lis mes textes, j'entends qu'on respecte cette scansion. Pour en revenir à la deuxième anecdote racontée au début, j'ai trouvé lamentable ce poète qui ne respectait pas ses vers et sauts de ligne et nous gratifiait d'une logorrhée interminable. (Cela dit, je réfute « le gueuloir », technique parfaitement ridicule et auto-trompeuse).

La perversion de la ponctuation me permet également des sauts de sens, des doubles acceptions dont j'aime beaucoup jouer, voire des assonances internes, des jeux de mots, des fausses rimes... Dès le début, l'aspect vocal a donc été très important (j'aime le théâtre, cf. plus haut), et dire la poésie est pour moi un plaisir, et ne doit être ni neutre ni chiant.

Dans le poème en prose tel que je le conçois comptent donc d'abord le début, l'entame, l'entamure, et la fin, la « pointe », le concetto. Et entre les deux, le moins de mots possibles. Couper, couper au maximum. Que la tension soit la plus intense, les rapprochements les plus électriques. Que la relation se fasse dans l'esprit, dans l'inconscient, dans l'imaginaire, mais pas (ou beaucoup moins) dans le déroulement des phrases (des vers ?). Ce qui fait qu'il me faut moi-même un certain temps et un certain recul pour accepter mes textes (je dis plus volontiers « textes » que « poèmes »).

Voilà de quelques mots que je pouvais dire sur ma relation au poème en prose.
En n'oubliant pas (cf. au début) que je n'aime ni les poèmes en prose, ni même la poésie !
Mais écrire suppose un minimum de masochisme et de provocation, non ?

Jean-Claude MARTIN
(Décembre 2010)

Pour le colloque à la maison de la poésie de Paris

* *Attention, ce «narratif»-là n'a rien à voir avec celui d'un roman ou d'un récit.*

** *A cette époque (fin des années 70), je ne connaissais pas la conférence de Louis Guillaume sur le poème en prose, mais je suis heureux et fier de voir que j'ai rejoint sans le savoir les spécificités qu'il donnait au poème en prose : être « un tout organique », cultiver la « brièveté », présenter « condensation, rapidité des images, sobriété », et « une grande économie de moyens ».*